

Par la pitié, par la compassion, nous sommes donc amenés à cette conclusion : pour transformer le cœur de l'ouvrier, pour éclairer sa conscience, il faut travailler à l'amélioration de sa situation matérielle.

J'avais dans mon jardin un jeune plant de gadelier qui rampait et s'étiolait. J'ai eu la curiosité d'en chercher la cause. Entre deux terres j'ai découvert une grosse pierre qui déprimait la tige de mon arbuste, j'ai enlevé la pierre et le gadelier prend déjà des airs conquérants qui me ravisent.

Ah ! si nous enlevions les pierres qui meurtrissent et blesSENT la poitrine de l'ouvrier !

Sans doute, la grande affaire c'est de sauver l'âme, mais puisque le sort de l'âme sur la terre est intimement lié à celui du corps, ne devrions-nous pas donner quelques soins à cette guenille qui, quoi qu'on en dise, "est d'un prix à mériter qu'on y pense ?"

Et, par les efforts, que l'ultramontanisme déplorerait pour sauvegarder les intérêts matériels de l'ouvrier, pour lui rendre la vie plus facile, on s'attachera invinciblement le cœur de l'ouvrier, d'autant plus que ce dernier ne tarderait pas à comprendre que la conduite de ses conseillers ecclésiastiques à son égard est désintéressée et que s'ils se déclarent les serviteurs de la démocratie c'est bien vraiment pour la servir et non pour s'en servir.

Ce jour-là, si les prêtres parlent à l'ouvrier de patience, de résignation, de bienveillance, d'économie, de moralité, ils seront écoutés parce qu'ils montreront par des actes que ce langage ne les empêche pas de travailler à la réalisation des réformes économiques inspirées par un esprit de justice et de haute solidarité ; ce jour-là, ils auront gagné l'affection, la confiance de l'ouvrier, ils seront en mesure de le conduire par voie d'évolution vers la réalisation des justices sociales qui jailliront des consciences et des coeurs éclairés et réchauffés par l'esprit de l'Évangile.

Que le Père Hainon et les gens réellement bien intentionnés à sa suite entrent résolument dans cette voie, qu'ils aillent au peuple s'ils veulent que le peuple vienne vers eux.

On raconte que la montagne ne voulant pas répondre aux appels de Mahomet et se rapprocher de lui, le prophète alla vers la montagne.

C'est peut-être ce qu'il avait de mieux à faire. Si on l'imitait.

Et on raconte aussi qu'un pieux Arabe laissa son chameau à la porte d'une mosquée et pénétrant dans le temple il se mit à prier. "Allah, disait-il, je viens t'adorer et pendant ce temps je confie mon chameau à la Providence." Allah lui répondit : "Sors, attache solidement ton chameau puis ma Providence veillera en lui."

Qui sait ? peut-être ferait-on aussi bien de sortir de temps en temps des sanctuaires où les coeurs brûlent d'amour pour le prochain et de voir ce qui se passe dans la rue, sinon quand nous croirons retrouver des frères nous nous apercevrons, mais trop tard, que nos frères sont déjà loin, et, voyageurs solitaires et attristés, nous pleurerons sur notre imprévoyance et nous nous rongerons les poings d'avoir laissé passer l'occasion qui nous est offerte de faire croire à la paternité divine en donnant l'exemple de la fraternité humaine.

LABOR

LA LUTTE DES LANGUES

Je vous ai déjà entretenu d'une association qui rend les plus grands services à notre pays, l'*Alliance française*, qui s'est proposé pour but de répandre l'usage de la langue française dans les colonies et à l'étranger. Je vous rappelle qu'il n'en coûte que six francs pour être sociétaire, que le siège de la Société est 45, rue de Grenelle, et que le secrétaire général est M. Foncin. L'*Alliance française* publie un bulletin sous forme de revue, qui paraît tous les trois mois ; on y peut suivre les progrès de l'œuvre et mesurer ce que nous grignons ou perdons de terrain chaque année dans les diverses parties du monde.

Je ne sais d'étude plus intéressante. Ne vous y trompez pas : toute contrée où le parler français est en baisse est une contrée d'où notre commerce est peu à peu forcé de battre en retraite. Il semble qu'entre ces deux idées il n'y ait pas de corrélation nécessaire ; qu'un citoyen de l'Amérique du Sud peut, par exemple, sans savoir un mot de français, se sentir l'envie de manger dans de la porcelaine de Limoges ou de mettre sur le dos de sa femme des soieries de Lyon. Il n'en est rien ; les faits ici sont en contradiction directe avec la théorie. On a remarqué cent fois que la langue française, quand elle se retirait d'un pays, en emportait avec elle le goût des produits français, et qui pis est encore, la part d'influence que notre civilisation et nos mœurs exerçaient sur la population qui l'habite.

* *

Notre langue a été durant deux siècles et davantage la langue de la bonne compagnie dans l'univers. Cette bonne compagnie, en la parlant, avait appris à aimer, non pas seulement notre littérature, mais nos modes, mais les mille et un objets qui portent la marque du cachet parisien. Nous sommes depuis soixante ou quatre-vingts ans fortement battus en brèche par deux langues rivales, l'anglais et l'allemand, qui sont en train de nous enlever, outre une partie de l'Europe, presque toute l'Amérique. L'italien nous combat dans l'Orient, où notre influence a été si longtemps domi-